

D'Atrides à Zilon

Michel Vaïs

Numéro 66, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

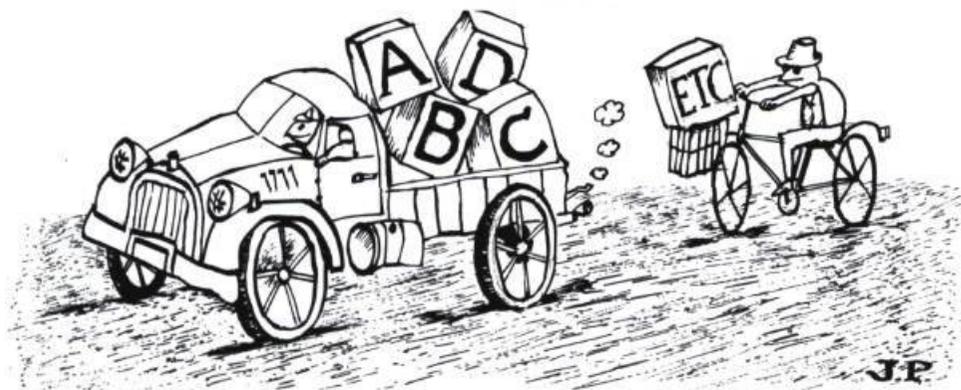
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (1993). D'Atrides à Zilon. *Jeu*, (66), 114–117.

Abécédaire



Dessin :
Jean-Pierre Langlais.

Michel Vaïs

D'Atrides à Zilon

Et voilà. C'est parti. Une nouvelle chronique. Quelques pages en forme de carte blanche, de feuilles vierges, où *tout* est possible. Espérons que ce *tout* ne deviendra jamais du n'importe quoi!

Pour relever ce nouveau défi ludique, j'ai pour ma part choisi spontanément de coiffer ma prose du chapeau de l'*abécédaire*. Le dictionnaire m'indique qu'il s'agit là d'un livre pour apprendre l'alphabet ou, en tant qu'adjectif — vieilli, mais j'aime bien les vieilles choses... —, d'un synonyme d'alphabétique. (J'avoue que jusqu'ici, j'ignorais qu'il eût fallu un livre pour apprendre à abécéder.) Si j'ai opté pour cette référence vieillotte à l'alphabet, c'est parce qu'il me semblait qu'entrouvrir ainsi le grand dictionnaire de la vie théâtrale, c'était assurément éliminer toute balise, toute borne sinon celles de mon imagination parfois délirante et de mon style souvent caracolant. Quelle liberté! Mais c'était en même temps suggérer, sinon imposer, à mon propos une forme pouvant s'avérer extrêmement contraignante, celle des définitions ou en tout cas de la rêverie autour des lettres d'alphabet. Et à quoi sert la liberté sans contrainte?

Qu'y a-t-il en effet de plus contraignant qu'un dictionnaire? De plus aride, avec ses sages colonnes alignées, ses gras et ses italiques; de plus rébarbatif à la lecture? Or, on écrit généralement pour être lu, n'est-il pas vrai? Mais en même temps, comme les Québécois sont, paraît-il, les plus grands consommateurs de dictionnaires, tout espoir n'est pas perdu, et à l'heure qu'il est, je m'adresse peut-être encore à deux ou trois lecteurs intrigués. Par ailleurs, un dictionnaire ne constitue pas une lecture ingrate *per se*. Tout dépend de ce qui s'y trouve consigné. Il peut être très vivant, stimulant, cinglant. Si l'on pense au *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, par exemple, un tel ouvrage peut même déranger beaucoup de monde, voire provoquer des batailles... rangées avant de se

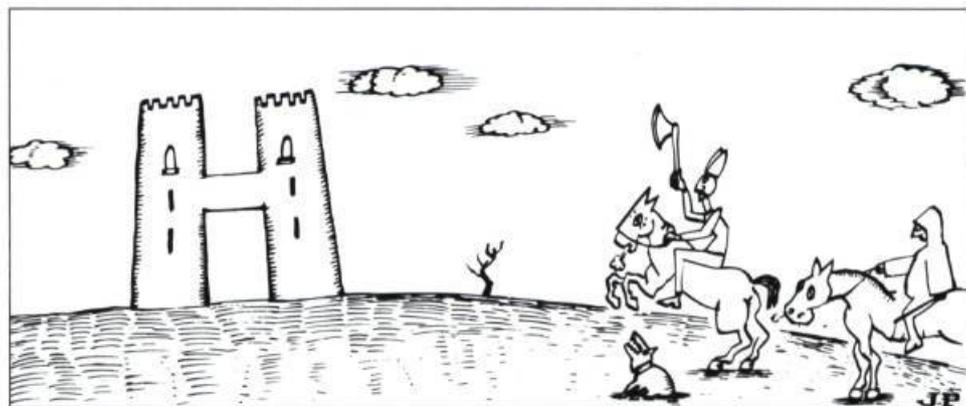
retrouver rangé à son tour dans un obscur rayon de bibliothèque, à côté du *Dictionnaire de la langue québécoise* de Léandre Bergeron et d'autres iconoclasties du même acabit.

Bref, pour moi, la forme abécédaire, dont le dictionnaire constitue le parangon, n'est qu'un cadre dans lequel toutes les dérives sont non seulement permises mais attendues. À l'intérieur de ce cadre, le tableau que j'insérerai dans chaque livraison de *Je* sera brossé d'après ma vie de spectateur de théâtre, aussi imprévisible que parfois exaltante, ennuyeuse ou enivrante, mais toujours, je le crois, naïvement enthousiaste. Je ne vous cacherai donc rien de ce que je vois, entends, sens au théâtre, par le théâtre et sur le théâtre, de A jusqu'à Z, d'Atrides à Zilon, en passant par Jeu, Knapp, Lepage, Mnouchkine, N.C.T., Opéra et Pintal. Tout, vous dis-je. Du mot tout nu à l'image *too much*, et de la scène toute nue à la pièce... toute moche.

H comme Hausvater

Aujourd'hui, une lettre me brûle la langue pour commencer : c'est la lettre H. H comme dans Hachis, Haschisch et Hachchâchi, lequel mot arabe a donné Assassin. (Qui a dit qu'un dictionnaire devait commencer par la lettre A? Vous pourrez mettre mes articles en ordre alphabétique quand j'aurai fini.) J'aurais pu commencer par le milieu, c'est vrai. Par la lettre L comme dans Lepage, par exemple. En temps que douzième lettre de l'alphabet, le L est suspendu presque exactement à mi-chemin entre le A et le Z. À vrai dire, c'est une lettre intéressante. Celle légèrement à côté du juste milieu. Elle semble avoir des ailes pour voler, et le talent de se tenir à l'envers accrochée à un mur, tel le jeune Cocteau photographié par *Life* au-dessous d'une horloge, libellule encore vivante épinglée sur un écran par une aiguille géante, tandis que résonne au loin la plainte d'un Miles Davis ivre d'opium. L comme Lepage et comme le page. Comme le petit page de Jean Cocteau, ce page léger, guilleret, sautillant sur la page blanche de l'écran noir des nuits blanches du jeune homme seul qui, dans sa chambre d'hôtel du Quartier Latin, à Paris, se fait du cinéma a a a...

Mais non, décidément, c'est par la lettre H que je préfère commencer. H comme dans Hausvater. Alexandre Hausvater, qui a reçu de sérieux coups de hache, justement (ou injustement) dans le numéro 1 du nouveau *Devoir*, *Le Devoir* historique du mardi 26



Dessin :
Jean-Pierre Langlais.

janvier 1993¹, à la dernière page, bien en vue. Ce jour-là, une hache a bûché publiquement et malheureusement sur Alexandre Hausvater. Et j'ai personnellement ressenti chaque coup, comme si mon nom commençait aussi par un H. Comme si j'étais moi aussi une bûche faite du même bois, réduit à du hachis, à force.

On dit qu'un H peut être aspiré ou muet, du moins en français. (En roumain, je ne sais pas.) Cette lettre au début d'un mot peut donc servir à prendre une inspiration, ou... à se taire! Par exemple, le H est aspiré devant le héros, mais muet devant l'héroïne. Allez savoir pourquoi. Peut-être pour évoquer la poitrine qui par mimésis se gonfle d'orgueil devant le premier, et pour exprimer l'hébétude coite dans laquelle peut plonger la vue de la seconde. De même, on aspire l'H devant le harpon mais pas devant l'hameçon. Sans doute parce qu'il faut beaucoup de souffle pour harponner un gros poisson, et surtout bien garder le silence quand on veut le pêcher à la ligne.

Or donc, le H est soit aspiré, soit muet. Et devant les lâches coups de hache du 26 janvier adressés à Alexandre Hausvater, l'alternative était la suivante : aspirer fortement ou se taire. S'imposer un puissant appel d'air, bomber le torse, gonfler les joues, ou alors s'écraser, regarder passer le train, attendre que ça se tasse. Après la pluie d'accusations du 26 janvier, on lit sur quatre colonnes dans *Le Devoir* du lendemain matin, le 27, à la dernière page encore, que «L'erreur est roumaine». Faisant mine de réparer les pots cassés, l'article laisse toujours planer de nombreux doutes sur l'honnêteté du metteur en scène, et lui pose de nouvelles questions embarrassantes. La photo qui illustre cet aphorisme montre un gros plan d'Hausvater devant une affiche du dernier spectacle qu'il a monté au Café de la Place. Le titre? *Avant la retraite*. Comme message subliminal, on ne fait pas mieux. Dès le lendemain, 28 janvier, l'accusé signe et livre au rédacteur en chef du *Devoir* une courte et sobre réplique, qui ne sera publiée que le 11 février, en page intérieure. Il aura donc fallu deux semaines — et quelles pressions, quels tiraillements? — pour rendre justice à un artiste insolemment traîné dans la boue deux jours de suite. C'est vrai qu'il faut avoir la couenne bien dure pour résister à de tels traitements.

Meurtri par les coups de hache, Hausvater a refusé de laisser passer le train. Il a pris une bonne respiration et il a accepté de jouer le jeu des médias. Il faut savoir cependant que bien d'autres artistes à sa place, plus démunis ou moins bien conseillés, n'auraient peut-être pas agi comme lui. Ils se seraient fait muets comme des carpes. Et ce n'est pas parce qu'une carpe est muette qu'il faut la harponner.



Ce jour-là,
une hache a bûché
publiquement et
malheureusement
sur Alexandre
Hausvater.

1. Voir le «Bloc-notes» dans ce numéro de *Jeu*.

Une semaine, jour pour jour, après la publication de sa lettre dans *Le Devoir*, Alexandre Hausvater signait une lecture dirigée de textes littéraires à la Chapelle historique du Bon-Pasteur. Le titre en était *Lady Chatterley, Vénus... et les autres*. Ainsi, vingt heures, ce jeudi 18 février, était pour lui une fois de plus l'heure H. Et au moment même où *Le Devoir* bâchait sur lui, le metteur en scène, qui a effectué le choix des textes et la direction des acteurs et des musiciens, nous préparait une soirée de textes érotiques.

Le spectacle n'a été présenté, devant des salles pleines et attentives, que trois soirs. Dommage. Quelle délectation cela a été d'écouter la voix sensuelle d'Hélène Loïsel aux côtés de celle, chaude et ferme de René Gagnon avec, en contrepoint, les ravissantes mignardises de Geneviève Rioux. Un violoncelle, que pinçait habilement Mark Fraser, et deux instruments à clavier — piano et clavecin — que touchait en alternance Sarah Fraser, faisaient office de décor sonore autant que visuel. Quant aux textes, tantôt tirés de la Bible ou de la poésie de Prévert, tantôt d'un ouvrage de Milan Kundera, de Marcel Pagnol ou encore de Mohammed el Nefzaoui, ils dénotent chez Hausvater un choix intelligent et souvent plein d'humour, une érudition certaine et une grande assurance alliée à de la sensibilité dans la direction des interprètes, lesquels ont offert une prestation mémorable. Ah, que revienne le temps des lectures de poésie — ou, tout simplement, de grands textes choisis avec doigté — et de ces petites soirées sans fioritures où l'imagination triomphe. Quel bonheur parfois que de n'avoir sur scène ni décor, ni dialogue, ni personnages, ni histoire, presque rien. Que le verbe vecteur de beauté, animé par le souffle de l'esprit, qui nous aspire et nous laisse... muet. ◆

Ah, que revienne
le temps des lectures
de poésie — ou,
tout simplement,
de grands textes
choisis avec doigté —
et de ces petites soirées
sans fioritures
où l'imagination
triomphe.



Dessin de Pef, tiré du
Dictionnaire des mots tordus,
Paris, Gallimard, coll.
«Folio cadet», 1983, p. 30.